



# *Le collège des éplucheurs de citrouilles*

*Laure Deslandes*

### *Le livre*

En apprenant qu'il entrerait en cinquième au collège des Museaux, Elliot avait trouvé le nom de l'établissement plutôt marrant, il s'était même dit qu'il allait pouvoir y changer de vie, en finir avec ses ennuis. Tu parles ! Il risque de trouver le temps long ici. Il n'y a pas de réseau et pas de WiFi. Des profs complètement barges, des élèves nourris au quinoa qui trouvent normal d'apprendre l'estonien en LV1 ou de grimper aux arbres en EPS. Sans parler de cette fille au prénom bizarre, Pélina, une grande rousse qui s'est mis en tête d'accueillir les nouveaux internes... Elle le poursuit ! Elliot a pourtant intérêt à s'en faire une alliée. Quelqu'un a fouillé sa chambre, et il sait bien ce qu'on y cherchait : un objet précieux qu'il a caché dans ses bagages, un souvenir de son ancienne vie...

### *L'autrice*

[Laure Deslandes](#) est professeure de lettres classiques et enseigne dans le Finistère, en essayant, précise-t-elle, d'« être le plus farfelue possible sous des dehors très sérieux. Et réciproquement ».

*Laure Deslandes*

***Le collège des  
éplucheurs de  
citrouilles***

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*À Luc et Victor.*

# 1

## **L'alternative**

*Dimanche 30 août 2015, 21 heures*

Vingt garçons sont réunis dans le hall d'accueil, leurs bagages à leurs pieds. Certains semblent se connaître. Elliot observe sans surprise qu'il est l'un des plus petits. Il ne peut s'empêcher de dévisager les autres internes comme s'ils étaient les participants d'un grand jeu de télé-réalité : *Des adolescents coupés du monde*. Mais il n'y a pas de caméra. Ils sont laids, tous. Normal. S'ils se trouvent là, c'est que leur histoire s'est fracassée quelque part. Dans l'enfance ou au cours de l'été qui s'achève. Ici, c'est l'«alternative». L'alternative à quoi? «Une chance pour toi, tu verras», a dit son éducateur.

– Bonjour, bienvenue à vous, je me présente, je suis votre CPE responsable, M. Guitton. Si vous avez un souci, mon appartement est au bout du couloir, c'est original mais très pratique. Je vais vous donner le numéro de votre chambre dans quelques minutes. J'espère que l'installation se passera bien. Les cours débutent demain, comme dans tous les autres collèges de France. Vous avez peut-être le sentiment que notre établissement est différent parce que vous êtes loin de ce qui vous est familier. Mais vous allez vite voir, tout est normal. Voilà... Je ne sais pas s'il y a des questions...

– Ouais, y a une question.

Un grand type en jogging, le menton en avant, la tête un peu de travers, semble faire d'insoutenables efforts pour parler sans jurons.

– Oui, c'est Henrique, c'est ça ?

– Ouais, Henrique, ouais. Ouais, je voulais dire. C'est quoi le problème ? Y a pas de réseau ici ?

– Du réseau... Écoutez, je suis arrivé en même temps que vous. Je ne sais pas...

M. Guitton a sorti son téléphone de sa poche et commence à le manipuler nerveusement.

La vingtaine d'adolescents se sentent autorisés à l'imiter et tout le monde plonge son nez entre ses

pouces. Elliot rallume lui aussi son portable, et la photo en noir et blanc de sa mère apparaît en fond d'écran. Elle était tellement belle, à l'époque. Jamais personne ne devinerait que c'est sa mère.

– Ah non, tiens, remarque le CPE. De toute façon... Pendant les cours, dans l'enceinte...

– P'tain, y a pas de réseau. C'est mort. Moi, je me tire d'ici.

– Attends, attendez, Henrique. Je vais me renseigner... Bon, vous allez gagner vos chambres. Je file chercher la liste. Je l'ai oubliée sur mon bureau. Vous ne bougez pas d'ici.

Elliot aurait juré avoir vu briller deux perles de sueur sur le front de M. Guitton.

En attendant, lui préfère ne pas se retrouver dans la même chambre que ce Henrique.

– Henrique Guerra, Elliot Pelletier, Dimitri Plonque, la 4.

Et zut. Henrique Guerra va tuer quelqu'un. On le voit à sa tête quand il jette son sac sur le lit superposé du haut sans demander si ça convient aux autres.

«Pas le genre à faire des politesses», songe Elliot, engourdi par un gros accès de tristesse. Tout à coup,

leurs têtes dans la nuit tombante, à la lumière des néons qui crépitent encore, les manières brutales du grand brun à qui il ne manque que la barbe de trois jours, ça lui évoque les pénitenciers américains qu'on voit dans les séries à la télé, avec les combinaisons orange et les chaînes entre les pieds qui font des démarches de pingouins. Le *Guantanamo breton*. C'est plutôt comme ça qu'il devrait s'appeler ce bahut et pas *Internat en milieu rural, collège des Museaux à Trégondern*. Ce nom marrant, ça l'avait presque fait espérer. Une vie différente.

– P'tain, quelle planque de bolosses. C'est mort. Moi, je vais me tirer d'ici.

Henrique a du mal à décollérer et fait osciller sa tête au-dessus de l'axe de ses épaules, comme un coq furieux.

Pas difficile d'imaginer que plein d'autres copains plus flippants que lui l'attendent à la sortie pour l'emmener faire du business à New York ou Chicago. Elliot cherche désespérément un moyen d'être sympa pour ne pas s'attirer d'ennuis.

– Ouais, trop naze. Et encore, on n'a pas vu la tête des profs.

Dimitri se tait, assis sur son lit simple, le regard dans le vide de la fenêtre. Des fois, il sourit, et ses

dents en désordre sortent de sa bouche. Au prix d'une déglutition bruyante, il arrive à les cacher à nouveau.

«La vie va être longue, ici», soupire Elliot intérieurement. Il s'est jeté sur son lit, en dessous de celui d'Henrique, et pianote sur son portable. Sans réseau, la seule chose qu'il peut faire défiler, ce sont les photos de Laura, les yeux de Laura, le sourire doux de Laura, l'anniversaire de Laura au Buffalo Grill. Laura, sa mère.

– Okay, tout va bien, les garçons?

M. Guitton est entré, mais ça se voit à sa tête qu'il est déjà parti. Henrique lui fout les jetons. Surtout que, vautré sur le lit du haut, celui-ci lance un regard de prédateur du crétacé au CPE en chemise à carreaux.

– Alors, en effet, pas de réseau ce soir, mais tout va bien, vos parents pourront appeler demain le secrétariat pour demander de vos nouvelles. Bon, je vous ai apporté un jeu de société. Si vous ne savez pas quoi faire. Voilà, bon, de toute façon, dans trente minutes, extinction des feux. C'est la rentrée, hein, on part sur de bonnes bases.

Dans un souffle, il a disparu. Il a semblé à Elliot que M. Guitton l'a brièvement dévisagé avec com-

passion avant de refermer la porte d'un geste énergique. Il a dû lire le dossier d'Henrique. Il sait dans quelle galère Elliot est tombé. Crevard de surveillant.

Dimitri n'a toujours pas dit un mot mais il regarde maintenant Elliot avec un sourire terrifiant, de toutes ses dents. Et c'est pas peu dire.

– Y a le neuneu qui a flashé sur toi, commente Henrique en reniflant crânement. Bienvenue en enfer. C'est quoi son jeu de bolosses?

Elliot s'approche prudemment de la boîte en carton grand format comme si c'était un colis piégé.

– *Les Mystères de Pékin.*

– C'est mort. Moi, je me tire d'ici.

## 2

### ***L'inconvénient des petites familles***

*Lundi 31 août 2015*

– Ma-man? Où t’as mis le vinaigre de pommes? J’suis à la bourre pour mon shampoing!

– Ben, dans la cuisine, c’est même toi qui as fait la vinaigrette hier soir pour les poireaux-curry.

– Ah oui, c’est vrai, désolée, je suis énervée.

– T’as pas de raison, tu connais tout le monde, t’aimes bien tes profs, une rentrée de cinquième, y a aucune nouveauté.

– Je sais, je sais.

Péline essaie de se calmer en touillant la boue onctueuse dans son écuelle d’olivier. Quand elle a obtenu la texture terreuse idéale, elle l’applique sur sa tignasse rousse et masse légèrement. Puis elle rince

au vinaigre de pommes préparé au cours de l'été par sa maman, Solène, grande spécialiste du *do it yourself* et des soins cosmétiques de sorcière.

N'empêche que, depuis qu'elle applique les produits de sa mère, les cheveux roux de Péline n'ont jamais été aussi flamboyants et doux. Pourtant Péline n'a aucun garçon à impressionner, elle les connaît tous : Tristan, Dany, Marvin... Ce sont ses potes, des types pas énervés, qui ne s'intéressent pas aux filles ou font mine de ne pas. Toujours occupés à manger, à bricoler ou à tenter des blagues qui n'amuse qu'eux. Chez eux, c'est télé/jeux vidéo/télé. Quand elle leur parle des saisons, c'est comme si elle baragouinait la vieille langue des ancêtres, qu'elle pratique quand elle peut avec sa mère et Chantel, la paysanne en éco-maraîchage.

Péline n'a rien acheté de neuf pour la rentrée, elle a juste taillé ses crayons de bois. Ils sont tous courts et très effilés maintenant. Elle enfle sa robe en jean, ses bottines marron, sa parka kaki et attrape sa vieille sacoche de médecin en cuir épais trouvée dans un vide-greniers.

– Tes cheveux... Qu'est-ce que j'aimerais avoir des cheveux comme les tiens, murmure sa mère, fière de voir sa fille grandir.

– Moi, j’aimerais avoir ta ligne, maman.

À Trégonderm, Péline ne s’est jamais vraiment inquiétée de son corps moelleux et rond. Mais pour cette rentrée de cinquième, voilà que les choses semblent avoir changé. Davantage de chair à porter, plus haute. Après l’été, dans la cour, tout le monde va se regarder. Et peut-être que quelqu’un remarquera. Mais non, elle balaie cette pensée, Dany et les autres n’ont pas assez d’imagination pour voir les métamorphoses des corps autour d’eux. Entre les grilles du collège, elle adresse un signe discret à sa mère et s’engouffre sous les arbres, les basques de sa parka et ses cheveux volent au vent, comme des ailes de feu. Un vrai look de sorcière.

Péline est en retard, l’appel a déjà commencé. Mme Gouic, la chef d’établissement, lui adresse un sourire administratif et l’informe qu’elle est dans la cinquième Hérisson.

Péline rejoint Dany, hésite à claquer une bise. Lui, il lui tend un avant-bras dodu pour qu’elle le serre, à la manière des ouvriers du bâtiment quand ils ont les mains pleines de poussière. Geste réflexe, il passe sa vie à aider son père qui travaille au black sur des chantiers de rénovation. Il sera souvent absent. Elle l’aime bien. Il est plus mûr que les autres.

– La cinquième Hérisson? Mais y a qu’une cinquième, non? demande Péline en l’air.

– Ouais.

Dany hausse les épaules pour montrer qu’il s’en moque. Marvin arrive et administre à Péline une bise chuintante.

– Et on ne sera pas avec les sixièmes. Trop cool. Une classe pour nous tout seuls.

– Comment c’est possible? s’étonne Péline.

En effet, le collège des Museaux est sans doute le plus petit collège de France après celui de l’archipel du Hornant (quatre élèves entre le CP et la troisième). Les Museaux, à son ouverture, c’était trente adolescents de Trégondern et des villages alentour accessibles par la route de la lande, répartis en deux groupements de niveaux: «sixième-cinquième» et «quatrième-troisième». Les profs avaient résolu les problèmes de programme en faisant des cours un peu spéciaux.

– Cinquième Hérisson! Et la quatrième, c’est Musaraigne. La grosse honte, commente Tristan, l’hyperactif sous neuroleptiques.

Marvin, bonne pâte, propose une explication:

– Ça a peut-être à voir avec le nom du collège.

– Hein? demande Tristan en ouvrant grand une bouche tremblante.

– Les Museaux!

– Quoi, les Museaux? Ça veut dire quoi, les Museaux?

Péline en quelques secondes a quitté le monde de Solène où l'on parle avec plus de cinq cents mots et où les placards comptent plus de trois cents pots de verre remplis d'épices aux noms farfelus.

Marvin commence à s'énerver. Il n'est pas prof, zut, il déteste expliquer, surtout à quelqu'un qui ne comprend pas.

– Les hérissons, les musaraignes, les chiens... ça a des MUSEAUX!

– Ah ben, la Cinquième Chien, okay, ça serait moins la honte.

– Nan. Cinquième Chien là, ce serait la honte.

Péline a parlé. Dany, Tristan et Marvin l'ont regardée et la discussion est close. Péline a un pouvoir absolu sur eux.

La classe s'est mise en branle dans le grand couloir et gagne la salle de SVT. C'est normal, ils ont cours de français avec Mme Berruche.

C'est une fois assise que Péline se rend compte du truc dingue qui leur arrive. Ils sont dix. Il y a cinq nouveaux. L'effectif a doublé. Que s'est-il passé pendant l'été? Quelle expérience surréelle s'est donc

produite à Trégondern ? D'où sortent ces cinq élèves, le petit maigrichon au crâne rasé, blanc comme une rondelle de Doliprane, le blond vénitien à la coupe mulot et à la dentition cubiste, le sportif en jogging penché en arrière avec désinvolture sur sa chaise, le Maghrébin coiffé comme un Chinois et le brun en sarouel les genoux exagérément écartés pour tester l'élasticité du tissu.

Le temps d'un instant, elle a envie de mettre sa main sur sa bouche et de rouler des yeux ahuris en attrapant le biceps potelé de Dany. En plein cauchemar.

Elle ne lâche maintenant plus des yeux Mme Berruche qui va prendre la parole.

– Je vais tout vous expliquer.

Sainte Mme Berruche. Bénie soyez-vous.

– Pendant l'été, poursuit-elle, le conseil départemental a décidé d'ouvrir un internat en milieu rural ici, au collège des Museaux. C'est une mesure pédagogiquement très intéressante qui nous permet également d'augmenter les effectifs et de pouvoir maintenir le collège ouvert. On a tous à y gagner. Aussi demanderai-je aux anciens du collège d'être particulièrement accueillants avec les nouveaux venus. Ils sont loin de leurs parents, de leurs copains

d'enfance, et c'est aux natifs de Trégondern de faire le premier pas. Voilà, les enfants. J'espère que l'esprit de l'amitié et du travail partagé dans la joie nivellera toutes vos différences.

Péline voit à la tête de Tristan qu'il n'a rien compris. Dany, plus curieux, tente un regard discret vers le groupe des internes. Mais personne ne sourit. Ça promet.

– Le conseil général nous a alloué un crédit spécial et on a pu acheter du matériel neuf. Aussi allons-nous commencer l'année par la lecture d'un récit très original de l'écrivain tchéchène Youri Larbadov, *Mille façons de cuisiner une poule moldave*, récit satirique et cocasse des déboires d'une famille de terroristes qui tente d'émigrer sans jamais y parvenir.

– À quoi ça sert de le lire si on connaît déjà la fin? s'agace le type en sarouel.

Mme Berruche a planté. Comme les ordinateurs de la bibliothèque municipale sur lesquels on peut jouer avec des vieux cédéroms donnés par la déchetterie. Elle n'a pas l'habitude qu'on conteste ses choix ni ses méthodes d'enseignement.

Péline l'adore, elle doit lui venir en aide.

– On lit parce que c'est chouette de lire un livre tous ensemble, et on se moque de la fin, ce qui

compte c'est chaque mot, chaque phrase. Des fois, on commence même par lire la dernière page. On profite mieux du milieu après.

Péline tente un regard écarquillé à la ronde pour recueillir des approbations de ses camarades.

– Qu'est-ce qu'elle nous embrouille, la grosse rouquemoute? souffle avec une bouche cruelle le type en jogging à son voisin en sarouel.

Une goutte de sueur glacée dégringole du creux des omoplates de Péline jusque dans sa culotte. L'info est confirmée. Elle est en plein cauchemar.

Le reste du cours, elle le vit en apnée. Elle a abandonné Mme Berruche à son sort. Elle doit sauver sa peau. Ne pas la ramener. Ils sont « différents ». Il lui semble judicieux de ne pas trop le leur rappeler en prenant la parole. Elle les écoute ânonner difficilement quand ils tentent de lire à haute voix le récit tchéchène. Mme Berruche les encourage de grands haussements de sourcils exagérés en formant sur ses lèvres les syllabes tant attendues. On est revenu en primaire. Début de primaire.

Au cours suivant, le prof de maths lui lance des regards inquiets parce qu'il la voit toute repliée sur elle-même.

– Et donc, la feuille rose c'est pour construire

en 3D... la baignoire ou le canard? Je veux voir si vous avez bien suivi... You-hou? Y a quelqu'un, Dany? Péline? Chez les nouveaux, y a quelqu'un?

– Je déteste les maths. Je comprends rien! crache le type en sarouel en jetant sa feuille en boule dans l'allée.

Péline n'en peut plus.

– Eh ben, alors? Tristan non plus il ne comprend rien, et pourtant, il essaie quand même!

Dany confirme avec un petit rire contenu de rongeur de 80 kilos.

Le nouveau maigrichon, Péline l'a observé fugacement entre deux boucles rousses quand elle a osé tourner la tête de trois quarts, un regard noir a brillé au milieu de son visage blême. Non, elle a rêvé. Il a les yeux noisette.

Le midi, à la cantine, Mme Gouic les a pris par les épaules et Péline a senti une pression ferme dans le dos pour qu'elle s'assoie à la table des internes. Vaguement ahuris, regroupés autour d'un plat gigantesque de carottes râpées, ils ont l'air moins terrifiants qu'en classe. Péline s'est arrangée pour être plutôt à côté d'Elliot, le maigrichon, qu'à côté du type en sarouel. Celui-ci discute en s'esclaffant avec un type

gigantesque au profil aiguisé et au regard perçant qui se moque de tout. Le grand fait mine de se servir en carottes et jette d'un air dédaigneux la cuillère de service au milieu du plat, la rendant huileuse et sale pour ceux qui oseraient se servir.

– Je bouffe pas de ce truc-là, moi, siffle-t-il, rejeté en arrière, dans sa chaise en tubulure jaune, les mains dans les poches de son jogging.

Péline ne peut le lâcher des yeux.

Au niveau de son épaule, Elliot commente :

– Henrique. Il est dans ma piaule.

– C'est un troisième ?

Elliot réprime un rire nerveux.

– Non, il fait sa rentrée de sixième.

– C'est pas vrai...

Fascinée, Péline tortille une mèche de ses cheveux en détaillant l'énergumène.

Henrique justement l'apostrophe :

– Eh, la grosse ! Toi, tu dois en bouffer, des carottes, pour être rouquemoute comme ça !

Péline a deux options, soit lui balancer le plat sur la tête, soit se servir une bonne assiettée et ignorer le butor avec panache et superbe. Elle se souvient de l'avertissement de Mme Berruche et attrape de deux doigts la cuillère de service.

Elliot fait un signe dégoûté pour montrer qu'il n'en veut pas. Mais Marvin, Dany et Tristan, habitués aux menus de la cantine des Museaux, se laissent servir.

Péline ne regrette pas de n'avoir pas été violente. D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'elle en aurait été capable. Mais à voir leurs têtes au bout de la table, le fait qu'ils mangent QUAND MÊME des carottes râpées semble une provocation digne des plus célèbres films de mafia du cinéma hollywoodien. Une sorte de victoire. Modeste. Grandiose. La mastication des carottes fermes de l'exploitation biologique de Chantel est tellement bruyante entre ses deux oreilles qu'elle n'entend pas le flot d'insultes qu'ils déversent sur elle.

Forcément, quand le sauté de porc aux tiges de bettes et son tajine de quinoa au fenouil arrivent sur la table, c'est la folie.

Henrique s'est levé et a jeté son assiette par terre. Il menace de se faire hara-kiri avec sa fourchette si on ne lui sert pas immédiatement une pizza. Le type en sarouel est plié en deux de rire.

Péline a de la peine pour Yourgos, qui a mis les petits plats dans les grands pour faire honneur aux retrouvailles de la rentrée. Son sauté de porc aux

tiges de bettes, c'est un classique, apprécié depuis le début, toujours du rab, jamais de déchets. Les plats retournent en cuisine récurés. Et Yourgos, après le dessert, sort de son antre sous les hourras en les étrilant de son habituel: «Vous alors, vaut mieux vous avoir en photo qu'en pension!» Ils étaient trente. Trente Trégondernois nourris aux graines et au pain au levain naturel, dur comme une semelle de chaussure de randonnée.

M. Guitton arrive en courant à petites foulées et sort un trousseau de clés volumineux accroché à un mousqueton. On ne comprend pas bien l'utilité de son geste mais on devine que ça le rassure.

– Calme-toi, Henrique, on va voir s'il y a autre chose.

– Ouais, moi aussi je veux autre chose!

– Moi aussi!

– Et moi, je bouffe pas ça!

Les internes se rebellent. Péline est consternée. Dany lève un sourcil intéressé. Il prendrait bien de la pizza s'il y en a une qui passe à proximité.

M. Guitton revient bredouille de la cuisine. Péline, qui s'est redressée pour voir par-dessus les cris, entraperçoit dans le local le visage concentré et

anxieux de Yourgos sous ses sourcils fournis. Henrique fulmine :

– Pas de réseau, de la bouffe, c'est même pas de la bouffe, y a des gens qui bouffent ça? C'est quoi, ce collège de tarés? Eh, les mecs, c'est quoi ce collège de gros nazes?

Marvin jette un regard inquiet à Péline. Il est mal à l'aise et ses yeux roulent dans ses orbites tandis qu'il soupire. Il veut manger tranquillement. De la viande, il n'en a pas souvent.

Elliot arbore encore son sourire fin. Péline remarque les cicatrices sur son crâne cabossé. Sa mère ne doit pas être trop futée pour l'avoir rasé la veille de la rentrée. Elle croyait quoi? Qu'il allait à l'armée? Le collège des Museaux, c'est le contraire de l'armée, c'est le bonheur. Enfin non; ça, c'était avant.

Yourgos crie aussi maintenant. Péline est arrachée de sa mélancolie par des bruits de cuillères en bois jetées dans des marmites vides en cuisine.

M. Guitton est sorti avec Henrique. Mme Gouic somme le reste des internes de se mettre à manger. Péline, par défi, propose une cuillerée du plat à Elliot. Il refuse, soudain préoccupé. Elle n'insiste pas. Ils mangeront sa part.

Le dessert a calmé la salle. Des crèmes vanille avec des langues-de-chat. Un bref silence quand les adolescents affamés se sont jetés sur les coupelles. M. Guitton est revenu avec un sac en kraft plein de baguettes fraîches, et les gars se sont fait des sandwiches à l'emmental avant de descendre dans la cour. Un soulagement, quand leurs silhouettes dansantes et nerveuses ont quitté les lieux. Péline s'aperçoit qu'Elliot les a rejoints. Quand elle tourne la tête, sa chaise est vide.

Reste un interne, égaré dans un rayon de soleil. Elle s'approche de lui doucement.

– Tu t'appelles comment ?

– Dmitri. Dmitri Plonk. Cinquième Risson.

Celui-là, il est pour elle.

De retour en classe après la pause méridienne, Péline craint l'humiliation qui attend M. Bouakaz, le prof d'histoire-géo. Il a l'habitude de faire cours en chaussons et a même demandé aux élèves de se déchausser en entrant au troisième trimestre de l'année précédente. Péline n'aime pas que les autres élèves voient ses chaussettes grisâtres lavées aux noix de lessive naturelle par Solène. Mais le prof, à quelques années de la retraite (certains disent même

qu'il a largement passé l'âge de ladite retraite), avait installé des lorettes en coton sous les tables, et elle avait fini par apprécier ce moment de détente, les doigts de pieds en liberté. M. Bouakaz ne veut pas parler de ses problèmes de santé aux élèves, mais Mme Berruche leur a expliqué qu'il souffre d'acouphènes et qu'il est très sensible aux bruits.

Plus de lorettes, remarque tout de suite Péline, mais des balles de tennis jaunes partout dans la classe. Sous les pieds des tables et des chaises. Pour assourdir les déplacements d'objets, devine-t-elle.

M. Bouakaz trotte toujours aussi silencieusement mais avec une paire de souliers neufs en cuir rigide. Péline, soulagée, fait glisser les balles de tennis de sa chaise sur le sol en linoléum ciré.

Elliot arrive après elle, il semble déjà épuisé et s'assoit au fond de la classe. Elle est déçue. Elle aurait été fière de sympathiser dès la première journée avec un nouveau. Elle en aurait parlé à Solène et à Chantel avec enthousiasme. Les Trégondernois sont les habitants les plus ouverts de tous les villages de France !

Dimitri, par contre, est ravi qu'elle lui ait parlé et souri à la cantine. Il ne perd pas un geste de Péline et l'imité en tout point. Un léger sentiment de décou-

agement la gagne, mais M. Bouakaz se déplace déjà entre les rangées pour distribuer des photocopiés. Un manuel atterrit violemment sur sa table.

– Tiens, Bouboule!

Le professeur a demandé à Brandon, le type en sarouel, de distribuer les manuels. Histoire de l'occuper cinq minutes. Il a compris que ça n'allait pas être de la tarte.

– Merci, très cher, lui répond Péline en lançant un regard exaspéré à Dany.

Mais Dany ne l'écoute pas, seul Marvin a entendu l'insulte et la fixe, intrigué. Péline panique quelques secondes. Qu'est-ce qu'elle va faire? En parler à sa mère? À Mme Berruche? À Mme Gouic? Elle se fait insulter sur ses cheveux, son poids. Ses amis n'ont pas l'air d'avoir saisi la violence des propos. Elle est plutôt seule. Elle se donne la semaine pour réfléchir.

Elliot retourne dans sa chambre sans faire de bruit et s'allonge sur son lit. Pourvu qu'Henrique ne radine pas. Il contemple avec froideur les affaires de son colocataire de chambrée qui débordent déjà de l'armoire, des baskets à plus de cent euros la paire, la manche d'un blouson de marque, sa trousse de toilette aux aérosols volumineux comme des matraques. Son absence est encore plus angoissante que sa présence.

Elliot est embêté. Ça ne lui plaît pas de porter l'oiseau sur lui toute la journée. Il a bien saisi qu'il y avait des tensions au bahut, à la récré, à la cantine, dans les salles de cours. Une bagarre peut très bien éclater à tout moment. On risque de lui arracher ses vêtements. Même pour jouer. Surtout pour jouer. On ne joue plus qu'à ça aujourd'hui. Il faut qu'il trouve une solution mais les lieux lui échappent. Il ne se repère pas bien. Les types d'avant, ceux qui étaient déjà là l'année dernière, ont l'air différents. Ils sont calmes, c'est pas des bavards. Ce qui est bizarre, c'est que c'est une fille qui a l'air de tout gérer. Les notes, le boulot, qui mange quoi... ça lui fait drôle. Elle est grosse et rousse. Une fille comme ça, elle aurait pas duré cinq minutes dans son ancien bahut. La misère, ils lui auraient fait, les types de quatrième. Il soupire et se retourne, le nez dans son oreiller. Il n'a pas l'odeur de chez sa mère. Il sent le propre. Sa mère ne change pas souvent les draps. Ici, ça sera sûrement différent.

Il rentre le ventre pour sortir de la poche de son jean slim un étui de soie rembourré dont les fils usés s'effilochent en filaments jaunâtres. Ses doigts aux ongles rongés glissent dans l'ouverture et en extraient un bijou extraordinaire, merveilleux. Une

pièce d'une finesse rare, sans doute l'œuvre d'un maître joaillier parisien, un oiseau-mouche tout de grâce serti, saisi dans l'instant où son vol l'immobilise face à une fleur délicieuse. Des plumes d'émail couleur paon, des saphirs bleu profond, des améthystes au sombre violet, et, pour alléger la pièce, des rangs ondoyants et nacrés de diamants pourprés. Les plus recherchés sur le marché actuellement. Tout cela, Elliot l'ignore encore. Il sait juste qu'il a soustrait le colibri de Laura à l'avidité de Vince, son beau-père. Provisoirement.

Il ne peut pas le garder sur lui. Il faut qu'il trouve un lieu sûr. Ici aux Museaux, à Trégondern. Un endroit auquel personne ne pensera. Ça doit exister. Les séries policières sont remplies d'anecdotes comme celle-ci. Les planques les plus sûres sont à la portée des enfants.

– Je le savais! murmure Elliot.

C'était pas n'importe quoi. Péline lui avait dit :  
«J'ai brodé n'importe quoi.» C'était pas n'importe  
quoi.

«Vertige du paradis» brille sous la lampe.

Dans la haie, un blaireau entame sa chasse aux  
pommes. Il y a un pommier dans le champ voisin.

© 2017 *l'école des loisirs, Paris, pour la première édition*  
© 2019 *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche*  
© 2019, *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*  
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications*  
*destinées à la jeunesse : janvier 2017*

ISBN 978-2-211-23490-0

Photographies de couverture :

- © photofxs68/iStock (colibri), © MariuszBlach/iStock (citrouilles),
- © ConstantinosZ/iStock (botte de carottes, chou, pomme de terre)
- © janscherders/iStock (smartphone), © Felinda/iStock (bobine de fil),
- © Chimpinski/iStock (manette de jeu vidéo)